

F.R.REED

Les Apôtres du nouveau monde

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© F.R.REED, 2023-07-04

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Sommaire

Chapitre I.....	4
Chapitre II.....	12
Chapitre III.....	26
Chapitre IV.....	38
Chapitre V.....	51
Chapitre VI.....	62
Chapitre VII.....	76
Chapitre VIII.....	83
Chapitre IX.....	92
Chapitre X.....	102
Chapitre XI.....	113
Chapitre XII.....	122

Chapitre XIII.....	131
Chapitre XIV.....	138
Chapitre XV.....	147
Chapitre XVI.....	157
Chapitre XVII.....	167
Chapitre XVIII.....	177
Chapitre XIX.....	185
Chapitre XX.....	192
Chapitre XXI.....	199
Chapitre XXII.....	210
Chapitre XXIII.....	224
Chapitre XXIV.....	232
Chapitre XXV.....	240
Chapitre XXVI.....	250

Chapitre XXVII.....	262
Chapitre XXVIII.....	270
Chapitre XXIX.....	278
Chapitre XXX.....	295
Chapitre XXXI.....	309
Chapitre XXXII.....	321
Chapitre XXXIII.....	335
Chapitre XXXIV.....	345

*Quelle femme ou quel homme serais-je si ne n'essayais
de rendre cette terre meilleure que nous l'avons reçue.*

*Toutes nos possessions nous sont prêtées le temps
d'une vie, rien ne nous appartient. Le destin de
l'humanité est de préserver notre planète pour que les
générations futures s'en émerveillent...*

MAINTENANT !

CHAPITRE I

En voyant l'homme passer la porte mon voisin de gauche se tourna vers moi.

— Ça y est Iris, on va enfin pouvoir bientôt se reposer un peu, c'est à notre tour !

Nous n'étions pas beaucoup de femmes. De nature sportive, j'avais tout de suite intégré cette activité physique plutôt réservée aux hommes. Celui qui venait d'entrer était un grand gaillard de type asiatique, en pleine force de l'âge avec de longs cheveux roux brillants. Dès qu'il arrivait nous le suivions tous du regard. Son visage avait de profondes rides laissées par des années d'exposition à l'air marin. Il avait toujours sa même barbe de deux ou trois jours qu'il devait probablement soigneusement entretenir. Sous sa tunique en lin marron claire, on pouvait deviner de puissants muscles.

Sa démarche roulant des épaules, finissait de lui donner un vrai look de baroudeur. Contrairement à nous qui avions des sandales en corde, il portait à ses pieds des sabots qui résonnaient quand il marchait.

Tout le monde l'appelait le « Gardien ». Il arrivait d'un pas saccadé par la petite pièce au bout de la travée. C'était là qu'il passait le plus clair de son temps. Une fois parmi nous, il marchait rapidement au milieu de la rangée en criant.

— Allez les gars et les garces, c'est l'heure de la relève je vais chercher les remplaçants, je reviens

préparez-vous.

En remontant dans la travée, il chantonnait doucement les paroles d'une vieille comptine pour enfants, « ohé matelots, ohé...! ».

Arrivé au bout de la l'allée, sa silhouette disparaissait de la chambre de propulsion de notre navire par un escalier en bois qui montait au pont supérieur. Une douce lumière diffuse s'en échappait et nous attendions tous impatiemment son retour.

En réalité, il s'appelait Roux, à cause de sa flamboyante chevelure qui le rendait reconnaissable entre mille. Par habitude, nous l'avions affublé du sobriquet de Gardien compte tenu de sa fonction.

Cela faisait déjà plusieurs années que j'avais la même place, au milieu de la travée, en bout de banc sur la rangée de gauche, et autant que je connaissais mon voisin. Il s'appelait Pleine Nuit, et dès le début de notre voyage nous nous étions immédiatement pris d'amitié. Il faut dire qu'en plus des années passées ensemble, le mode de vie communautaire que nous avions favorisait les rapprochements.

Une certaine fébrilité régnait parmi nous. Pour passer le temps et nous détendre nous discussions. Au bout d'un bon quart d'heure qui me sembla interminable, Pleine Nuit me donna une tape sur l'épaule et tendit son bras.

— Tiens Iris, le voilà qui revient. Il faut croire qu'après tant d'années, même à force de vivre dans cette pénombre. Finalement il est pas si aveugle que ça. Il trouve toujours son chemin pour revenir à sa maison !

Il me sourit et fit un clin d'œil hochant de la tête en direction de la porte de sortie qui nous faisait face.

Soulagée par son arrivée je me tournai vers lui.

— Oui, et heureusement pour nous oufff..., on va enfin pouvoir se reposer un peu, et surtout prendre un bon bol d'air on en a bien besoin. Après toutes ces années ça me fait toujours le même effet, je me sens enfermé ici pas toi ?

— Si, si...mais je m'y suis habituée et puis il faut bien que quelqu'un fasse le job.

— Tu as raison, mais je crois que je ne m'y ferai jamais, je préfère le grand air du large.

Le martellement saccadé de ses sabots retentissait de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il se rapprochait. Mais cette fois ci, un bruit sourd l'accompagnait. Il réapparut avec deux cents nouveaux, hommes et femmes, bien frais et reposés, qui le suivaient.

Il resta sur le pas de la porte et les laissa passer devant lui. Entre temps, nous avions tous quitté nos places et remis nos chaussures en corde.

Nous les attendions, debout dans la travée, pour permettre le passage des nouveaux arrivants. Ces derniers se faufilèrent devant nous pour nous remplacer dans les rangées dorénavant vides.

Selon notre tradition, chacun de nous frappait sur la main du remplaçant pour l'encourager.

— Qu'Elle vive !, c'était la devise que nous nous échangeons toujours à voix basse en nous croisant avant de partir.

Alors que c'était à notre tour de sortir, le Gardien poussa la lourde porte en bois pour nous laisser passer. En le croisant, nous le gratifiâmes chacun notre tour d'un respectueux signe de tête sans dire un mot

Afin de pouvoir enfin atteindre la lumière extérieure tant attendue, nous devions passer devant un nombre infini de portes. Il nous fallait ensuite monter plusieurs étages. Prendre des cursives, gravir d'innombrables marches, et nous diriger à travers d'interminables dédales de couloirs tout justes éclairés. Au fur et à mesure que nous progressions, la lumière fournie par la centrale devenait plus intense.

Nous marchions tous à la queue leu leu, la tête basse. La colonne que nous formions ressemblait plus à une procession de religieux. On aurait dit des zombies à moitié endormis. Nos yeux étaient rougis par l'obscurité qui régnait dans la chambre de propulsion que nous venions de quitter.

On entendait l'écho du souffle saccadé de nos respirations à cause des efforts que nous faisons pour monter les marches. Le bruit de nos pas s'amplifiait et résonnait au fur et à mesure que nous avançons. Nous avions une démarche plus mécanique qu'humaine.

Certains secouaient leurs jambes pour se dégorger. D'autres se roulaient les épaules. Quelques uns se massaient le cou ou balançaient leur tête pour se détendre. Il faut dire qu'après avoir passé huit heures assis, même entrecoupées de pauses régulières, la posture nous avait un peu engourdis les membres, pour ne pas dire plus.

La majorité d'entre nous se frottaient les yeux pour s'adapter à la lumière tamisée des couloirs, et ne pas se retrouver les quatre fers en l'air en trébuchant sur une marche. S'ajoutait à cette curieuse colonne, le bruit étouffé de nos pas désordonnés martelant les escaliers

métalliques.

Après avoir progressé ainsi une bonne quinzaine de minutes sans parler, je marquais un temps d'arrêt de quelques dixièmes secondes avant de sortir à l'air libre.

Une fois arrivée sur le seuil de la porte, je m'arrêtai. Je pris une profonde inspiration en passant mes mains dans mes cheveux courts. D'un pas décidé je me dirigeai immédiatement vers la rambarde en fer blanc pour m'y accouder. Elle faisait le tour de l'immense bâtiment.

C'était mon cérémonial après chaque quart passé dans la chambre de propulsion. Pour me détendre, je m'accordais une dizaine de minutes d'évasion.

Une fois seule, je m'appuyai sur le garde corps du navire. Je regardai quelques instants le ciel et la mer se rejoindre à l'horizon. Je fermai les yeux en respirant profondément pour mieux m'imprégner de l'air marin. Je profitai du calme et du silence qui nous entouraient. Dehors, on n'entendait que le bruit de vagues. Pleine Nuit savait que c'était le moment que je préférerais, lorsque le jour commençait à tomber. Par respect, il me laissait tranquille avec mes pensées, et partait discrètement rejoindre sa cabine sans un mot.

Ce soir là le ciel était avec moi. Il n'y avait presque pas de nuage à l'horizon. Debout, accoudée au parapet, je regardai avec l'émerveillement d'un enfant le soleil rougeoyant descendre petit à petit dans la mer. Il se reflétait sur l'eau qui changeait continuellement de couleur au fur et à mesure qu'il descendait.

Au loin, s'étiraient quelques longs stratus d'un dégradé du jaune au rouge. Ces derniers s'étaient étalés sur tout le ciel comme s'ils voulaient le remplir. Pour rien au

monde je ne voulais manquer ce spectacle dont je ne me lassais jamais.

La forte odeur de sueur qui régnait dans la grande salle que nous venions de quitter s'était imprégnée dans nos vêtements. Elle essayait de me rappeler d'où je venais. Pour l'oublier je respirais de nouveau profondément à pleins poumons. Au bout de quelques instants elle avait disparu, remplacée par l'air marin.

Je n'entendais plus que le clapotis des vagues sur la coque du navire. S'y mêlait le son des rames plongeant dans l'eau. Ces instants de sérénité et de solitudes étaient propices pour me rappeler ma vie au sein de mon Clan. Et par-dessus tout, du dernier discours que Pierre nous fit avant que nous ne partions.

CHAPITRE II

Ce matin là, comme à son habitude, Pierre nous avait tous réunis. On le surnommait tous l'Ancien. Il allait nous relater une énième fois le Récit avant que certains d'entre nous ne partent.

Nous nous retrouvions ainsi régulièrement toutes les semaines, et ne fûmes donc pas surpris par sa démarche.

Par petits groupes, à peine le jour levé il nous emmenait un peu à l'écart du village, sur une petite esplanade qui dominait la vallée. On appelait cet endroit la « Pierre Blanche », à cause de la grosse pierre blanche sur laquelle il s'asseyait pour nous parler. Nous étions environ une vingtaine à le suivre régulièrement. Hommes, femmes, enfants, nous nous mettions assis parterre, en demi-cercle, face à lui.

Je m'arrangeais pour être le plus souvent possible dans le groupe de Hutte. Si j'étais plutôt athlétique pour une femme, lui au contraire, était un garçon mince et élancé avec des cheveux d'or. Il était loin d'être le plus beau. Mais il avait d'immenses yeux verts qui auraient hypnotisé n'importe quel troupeau d'animaux sauvages. Nous nous connaissions depuis l'enfance et notre amitié avait naturellement grandi avec le temps.

Je me débrouillais toujours pour me mettre en face de lui, et pouvoir ainsi croiser son regard durant le Récit. Je pouvais donc à la fois profiter de lui, et de l'Ancien. C'était un vieil homme au teint halé, les traits marqués par le soleil. Son visage avait de profondes rides et une

longue barbe blanche. Une fois l'un d'entre nous lui avait fait la remarque :

— Tu ressembles à saint Onuphre !

— Saint Onuphre !, s'était il étonné, mais qui est-ce, un personnage de l'ancien monde je présume ? et tu es allé le chercher où celui-là ?

— Oui, j'ai vu son nom quand j'ai consulté les archives.

Amusés, nous l'écoutions tous parler. Pour une fois que l'un d'entre nous pouvait apprendre quelque chose à Pierre il ne fallait pas rater ça !, il poursuivit.

— C'était un moine ermite égyptien du quatrième siècle de l'ancien monde. Il avait vécu une soixantaine d'années dans la solitude dans le renoncement le plus radical. Ses seuls vêtements étaient ses cheveux, si longs qu'ils lui couvraient tout le corps et touchaient ses pieds.

— Tu trouves que les miens sont aussi longs ?

— Non, mais tu ressembles à un ermite !

— Ahhh, tu me rassures, au moins je ne suis pas nu alors !

Sa répartie provoqua une hilarité générale. Pourtant, malgré son âge, Pierre en imposait sans effort de par sa grande taille. Il mesurait presque deux mètres et avait une stature de colosse. Comme la plupart d'entre nous, ses seuls vêtements étaient une simple tunique de lin blanche et des sandales de cordes.

Avant de commencer à parler, il nous laissait nous asseoir en premier. Une fois tout le monde en place, il se mettait en face de nous. Puis il commençait le Récit, là où il l'avait arrêté la fois précédente. Aussi loin que je puisse me rappeler j'avais toujours été présente pour

l'écouter. Je m'asseyais au premier rang pour mieux profiter de lui.

J'étais fascinée et absorbée par sa profonde voix. Elle était calme et paisible. Elle résonnait jusqu'au fond de nos âmes. Elle provoquait chez moi une émotion qui me saisissait aux tripes. J'aurais pu rester à l'écouter ainsi des journées entières.

Alors que nous allions une nouvelle fois écouter le Récit, je le sentis plus sérieux, plus concentré qu'à l'habitude. Je percevais chez lui une ferveur inhabituelle. Le ciel s'était subitement assombri, comme si lui aussi voulait nous faire appréhender la gravité du moment. Il me jeta un regard et commença par cette phrase qui força notre attention.

— Vous le savez, pour deux d'entre vous, c'est la dernière fois que nous voyons avant longtemps. Alors, même si maintenant vous connaissez tous le Récit à force de m'entendre radoter...

Il s'arrêta un moment en souriant puis il reprit.

— Je vous le raconte encore une fois pour que vous ne l'oubliiez jamais, et que vous le transmettiez à tous ceux que vous rencontrerez, ainsi qu'à vos descendants.

Et voilà, c'était parti pour une autre journée d'histoires et de questions, même si cette fois l'atmosphère était plus studieuse. Il régnait un silence plus lourd qu'à l'habitude, sa voix résonnait. Il pesait chacun de ses mots et faisait régulièrement des pauses.

Nous l'écutions religieusement, en essayant de mémoriser le mieux possible chaque parole de son discours. Nous comprenions que l'instant était solennel, et que certains d'entre nous, dont moi, n'entendraient

peut être plus le son de sa voix avant bien longtemps. Il commença donc son long discours.

— Le Récit, c'est non seulement l'histoire de notre Clan mais aussi de tous les Clans. C'est celle des civilisations et de la nôtre qui commence avec l'an zéro du nouvel AGE.

Pour la énième fois, il nous répéta que ces dernières avaient eu plusieurs périodes depuis leur essor jusqu'à leur déclin. La préhistoire, la venue de l'homo sapiens. Les premières grandes découvertes qui allaient lui permettre d'émerger et de se différencier des autres espèces. Vint ensuite le règne des Dieux et des idoles. Puis il y eut de longues et sombres périodes de violence et de guerres pour la conquête et le partage des territoires. Cela avait eu pour conséquence la disparition de certaines civilisations. Les plus faibles furent supplantées par les plus fortes.

Une fois la plupart des frontières stabilisées, s'en suivit les développements économiques et sociaux des nations. Une courte période de quelques décennies, qualifiée siècle des lumières s'installa. Il en découla une forte industrialisation ainsi que de considérables avancées scientifiques.

Les conflits laissèrent place à une fausse paix. Si une certaine stabilité semblait enfin instaurée, il sommeillait toujours un risque sournois d'embrasement. Le scénario pour la domination n'avait jamais cessé et était toujours le même. Appauvrir un peuple, l'amener sous sa coupe pour mieux l'asservir ou le supprimer, et s'emparer de ses possessions. Faute de guerre mondiale, les peuples continuèrent de s'affronter aux travers de concepts

immatériels.

L'intelligence artificielle, la virtualisation des économies et des échanges, avaient encore accentués les différences, reléguant les plus faibles et les plus démunis à la merci des plus forts leur permettant ainsi de mieux les dominer et de s'emparer de leurs richesses.

Malgré tout, quelques inéluctables affrontements subsistaient encore ça et là. Leurs seuls objectifs étaient d'entretenir les haines et les divisions, afin de justifier l'ingérence des nations à la recherche de toujours plus de conquête. Tous les prétextes étaient bons pour mieux dissimuler leur soif de pouvoir.

Les belligérants invoquaient de mystérieux dieux, accusaient des adversaires désignés de méfaits imaginaires... N'importe quel argument était soulevé pour justifier leurs soifs de pouvoir et provoquer des querelles.

Ces rivalités avaient toutes le même objectif, une course effrénée et sans fin à plus de performance pour posséder toujours plus. Les nations devaient constamment accroître leur influence, au mépris de la souffrance des populations qui en étaient les premières victimes et en payaient toujours le prix fort.

Mais par dessus tout, depuis l'aube des temps, les civilisations successives s'étaient avidement jetés sur la planète pour piller et gaspiller ses ressources, sans aucune retenue, avec pour seul leitmotiv, leur propre intérêt. Le plus dramatique, est que cette curée ne semblait jamais vouloir s'arrêter.

Toutes ces périodes s'étaient étalées sur des milliers d'années, pour se terminer avec ce qu'il avait été appelé

le Grand Effondrement.

Les pays soi-disant développés, avaient toujours fantasmé sur d'improbables motifs de fins du monde. Tout y était passé. Les conflits mondiaux, l'anarchie, les catastrophes cosmiques ou industrielles et même l'arrivée d'extraterrestres sous une forme rocambolesque de petits bonhommes verts. Tous ces scénarios auraient dû sonner le glas de nos civilisations.

Pourtant, rien de tout cela n'était arrivé. Les événements avait été bien plus simples et plus dévastateurs. Les civilisations successives avaient bâti leur développement sur le profit, la destruction et le pillage de la planète. Elles avaient non seulement réduit les richesses, la plupart de la faune et de la flore, mais surtout provoquées le dérèglement climatique.

Les nouvelles énergies et les data cities, servant au stockage des données numériques sans fin, en furent les principales causes. Pour ce faire, les nations avaient entourées la planète de dizaines de millions de satellites et de stations spatiales pour satisfaire leur besoins sans cesse croissants. Ces « lumières astrales », comme ils les appelèrent, eurent des conséquences désastreuses sur l'équilibre de l'atmosphère. L'expansion des nanosciences et de la robotique avaient eux aussi accélérées ce processus. Leurs appétits en matières premières avaient achevées les ressources et affamées encore plus les populations.

Certaines peuplades s'efforcèrent bien de s'opposer par tous les moyens à cette curée. Durant tous ces millénaires, une poignée de sociétés, d'hommes, de femmes et d'enfants refusèrent cette course effrénée et

tentèrent bien de crier d'inutiles avertissements. Ils essayèrent vainement de freiner cette folle course en avant. Mais ils furent instantanément qualifiés d'illuminés, broyés et réduits au silence au profit d'un soi-disant progrès.

Néanmoins, pendant un temps, l'espoir sembla venir des plus jeunes. Ils se mirent à se soulever de par le monde. Rejetèrent les symboles et les institutions du pouvoir et des richesses. Mais le fardeau des millénaires passés était trop lourd et eut là aussi, raison de leurs rebellions. La rapidité du changement climatique ne leur laissa pas le temps de mener à bien leurs agissements.

Les catastrophes naturelles de plus en plus violentes et dévastatrices qui s'en suivirent leur donnèrent hélas raison. Elles ne leur laissèrent pas l'opportunité de changer le monde. Les conséquences de ces fléaux furent les exodes massives des habitants les plus exposés.

Les populations les plus touchées tentèrent de se réfugier chez celles encore épargnées par ces désastres. Partout, en Europe, en Asie, en Amérique..., sur tous les continents, le même scénario se répétait et les suicides se comptaient aussi par millions. La planète rendait à l'humanité tout le mal qu'elle lui avait fait subir depuis le début de sa venue.

Tout avait commencé à se dégrader bien plus rapidement que prévu. Au début de l'ancien vingtième siècle, l'industrialisation avait sonné le glas de notre civilisation et le début de ces dérèglements. Les civilisations successives avaient transformé la planète en une immense poubelle. Après l'industrialisation, la décarbonation, qui aurait dû nous sauver, eu un effet

contraire et acheva le pillage des ressources. La destruction des environnements, combinés à ce qu'il avait été qualifié d'effet de serre, eut pour effet l'accélération du bouleversement climatique.

Les communautés les plus exposés succombaient par dizaines de millions. Par crainte de devenir une menace, les réfugiés furent purement et simplement chassés ou éliminés. De gigantesques murs, matériels ou virtuels, furent érigés le long des frontières pour les contenir.

Certains avaient même cru pouvoir domestiquer le climat, quelle folie ! Avec la fonte des banquises, les glaciers disparurent, les sécheresses et les incendies se multiplièrent. Les périodes de grandes chaleurs et de froids intenses se succédèrent sans relâche. Quand aux catastrophes naturelles de toutes sortes, elles se succédaient, elles aussi, sans interruption. Tsunami, éruptions, tornades, typhons, sécheresses, canicules, inondations, tremblements de terre, invasions d'animaux, famines, incendies. Tel était le quotidien de tous les peuples. Les cataclysmes s'amplifiaient d'année en année, ne laissant aucun répit aux survivants. Environ un tiers des continents avaient disparus sous les eaux.

Petit à petit les industries, les machines, les transports, tout s'arrêta faute de main d'œuvre. Conséquences de la destruction des écosystèmes, s'ajoutaient à ces fléaux des épidémies de toutes natures. Pour achever les survivants, d'ancestraux virus foudroyants avaient fait leur apparition. Les populations les plus pauvres et les plus fragiles en avaient été les premières victimes.

Conjugués aux autres calamités qui s'étaient abattus

sur elles, toutes ces catastrophes avaient fini par emporter près de quatre vingt pourcent de l'humanité.

Croyant pouvoir survivre à ces désastres, les Maîtres, comme on les appelait, ceux qui se partageaient toutes les richesses et le pouvoir, avaient bien essayé de se protéger au début. Les plus puissants d'entre eux essayèrent même de construire et de se réfugier sur des exoplanètes, ou dans des mondes virtuels imaginaires. Mais toutes ces issues n'étaient que des leurres. Toutes leurs tentatives étaient vouées d'avance à l'échec. Au risque de tout perdre, les dirigeants, les élites, les rois et les dictateurs ne voulurent en aucun cas reconnaître leurs culpabilités dans ces dérèglements. Pas plus qu'ils n'admettaient que toutes ces plaies étaient la conséquence de leur folle ambition. Il leur fallait posséder toujours plus. Ils nièrent la responsabilité du mode de société dominatrice qu'ils avaient imposé aux peuples depuis l'aube des temps.

Toutes les destructions étaient guidées par l'instauration d'un ultra matérialisme planétaire. La consommation, le profit et l'apparence étaient les trois principaux piliers qui avaient conduit nos civilisations. L'insatiable avidité, ainsi que le modèle pyramidal qu'ils avaient instauré depuis des millénaires, en étaient pourtant les profondes raisons.

Il était trop tard pour changer de système de société. Et puis, comment rester puissant s'il ne restait plus personne pour produire de richesse ? Ils avaient cru pouvoir dominer l'humanité et les nations, mais c'est le contraire qui s'était produit. Leurs manœuvres s'étaient finalement retournés contre eux.

On ne domine pas la planète, au mieux on peut la domestiquer et vivre avec. Ne voulant rien céder de leurs acquis, ils décidèrent de continuer à vivre entre eux, isolés, comme si de rien n'était.

La criminelle incurie et l'inaction de la plupart de ceux qui menaient le monde, les politiques et les responsables, fit que la planète se comporta inexorablement et logiquement, comme une casserole sur laquelle le couvercle était resté trop longtemps fermé. La planète se révoltait. Les catastrophes se multiplièrent bien plus vite que les plus pessimistes modèles de simulations scientifiques. Seulement deux siècles avaient suffi pour effacer des millions d'années d'évolution.

Les derniers habitants qui avaient échappées à la montée des eaux ou aux désastres, s'étaient éparpillés sur les terres encore habitables. Ils étaient retournés à une vie bien plus austère et frugale, semblable à celle de nos origines.

Ils n'avaient presque plus aucun besoin, excepté une farouche envie de mieux vivre, ensemble. Sur toute la planète un sentiment d'exaspération envers l'ancien monde dominait. Une profonde aversion contre les dictats de la surconsommation et de l'apparence avait vu le jour.

La conséquence de ces événements fut un profond rejet de l'ancien système. Les frontières et les nations avaient disparues. Il n'y avait plus de moyens de transports aériens, terrestres ou maritimes. Ne subsistait aucune industrie. Plus aucune sorte de monnaie, physique ou virtuelle, ne subsistait.

La mondialisation avait cédé la place à proximité. Dorénavant, tout était produit et réalisé sur place avec la seule force des bras ou des animaux.

On aurait dit que l'humanité avait fait un bond en arrière de plusieurs milliers d'années. Qu'elle était revenue au temps des cavernes, et que finalement, tous ces millénaires et ces progrès n'avaient servi à rien. On aurait même pu croire qu'ils n'avaient jamais existés.

Petit à petit, toute trace des civilisations passées avaient presque disparues. Seuls, restaient ça et là des vestiges de l'ancien monde, au milieu de la luxuriante végétation. La nature avait repris très rapidement ses droits.

Si la destruction des sociétés avait été rapide et imprévisible, la renaissance de la planète avait, quant à elle, été fulgurante.

Là aussi, tout était allé bien plus vite qu'on aurait pu l'imaginer. Les écosystèmes s'étaient très régénérés à la vitesse de l'éclair. De l'ancien monde, il ne subsistait plus que des ruines recouvertes par la végétation.

CHAPITRE III

Les peuples qui avaient survécu s'étaient regroupés sous forme de petits Clans de quelques milliers d'individus maximum. Chacun avait sa particularité. Il y avait ceux qui passaient leur journée à rêver ou à méditer, d'autres à chanter, à cultiver la terre, à vénérer la nature, l'esprit, le corps...

Néanmoins, un certain nombre avait réussi à préserver la plupart des technologies. Toutes les sciences étaient elles aussi concernées, exactes, expérimentales, humaines, sociales... Mais dorénavant, leurs applications étaient avant tout dans un objectif communautaire. Heureusement tous les savoir-faire avaient été préservés.

Tout individualisme avait été banni de nos règles. Une nouvelle science commune à tous les Clans avait émergée, la « Science Planétaire ».

Son but était de nous faire progresser, et pour cela il fallait avant tout préserver les ressources de la planète. Il était primordial de rendre quasi nul l'impact de nos actions sur l'environnement.

De plus, pour être mises en œuvre, toutes nos actions devait résulter de décisions collectives, et non plus unilatérales.

Quant à notre Clan, il s'était spécialisé dans la médecine. Nous pouvions guérir presque n'importe quelle blessure, traumatisme ou lésion. Enfin, nos robots faisaient le plus gros travail. Elles étaient même capables de régénérer des tissus ou des organes. Presque tout se

faisait automatiquement, et la main de l'homme n'était là que pour guider, perfectionner leurs techniques ou intervenir en cas de danger pour le patient. Des médecines plus naturelles, conjuguées à un mode de vie moins sophistiqué, avaient considérablement réduit les maladies et les traumatismes.

D'ailleurs, qui aurait pu imaginer que les sous sols du long bâtiment en vieilles pierres, au bout de la place principale, abritaient un hôpital ultra moderne. Un lieu où les machines, la plupart du temps rejetés de nos modes de vie, en étaient les principaux artisans.

Il nous restait encore « l'holograworld » pour partager notre savoir avec les autres Clans. Il servait surtout pour soigner à distance. C'était le seul moyen de communication visuel entre les peuples qui avait perduré. Il s'agissait d'un système holographique permettant de communiquer d'un bout à l'autre de la planète. Nous nous en servions pour analyser la plupart des pathologies. Librement mis à disposition de tous, chaque Clan pouvait en bénéficier depuis n'importe quel endroit du globe.

Cette technologie était néanmoins principalement utilisée par les scientifiques. De nombreux chercheurs du monde entier s'en servaient ou venaient régulièrement nous rejoindre pour se former sur son utilisation. Grâce à elle, nous pouvions commander à distance des opérations délicates.

Il en était de même pour les autres Clans. Chacun avait son domaine de prédilection. N'importe qui pouvait rejoindre une communauté qui répondait à ses aspirations. Toutes ces technologies contrastaient avec la

rusticité de nos habitations et de nos coutumes.

Si les Clans étaient très différents, ils avaient tous un point commun. Il n’y avait plus de monnaie d’aucune sorte. La propriété n’existait plus, pas de mécanisation, quasiment plus aucune énergie transformée. Seul le travail manuel avait perduré. Nos modes de vie étaient devenus minimalistes.

Notre consommation se limitait aux stricts besoins nécessaires pour vivre. Nous étions principalement devenus de paisibles paysans en quête de spiritisme et de méditation. Les seules technologies qui persistaient servaient aux sciences, qui elles, étaient au service des communautés.

Par-dessous tout, les décisions importantes qui engageaient l’intérêt des Clans, se prenaient avec l’avis de tous. Pierre nous avait raconté qu’à une lointaine époque, il en avait été ainsi sous l’ancien monde.

— Dans la [Grèce antique](#), l’agora (du [grec](#) ἀγορά) a d’abord désigné la réunion de l’ensemble du peuple ou du Conseil d’une cité pour l’exercice de leurs droits politiques, avant de désigner la place publique qui portait le même nom. C’est ainsi qu’à une époque que se prenaient les décisions importantes, de façon collective.

Il ne devait pas rester plus de quelques centaines de millions d’âmes disséminées à travers le monde.

Bien que les peuples semblaient tous avoir retrouvé une certaine paix, ils n’étaient pas très structurés entre eux et restaient isolés. La plupart du temps, c’était lors de nos voyages initiatiques, au hasard de nos escales, que nous trouvions un Clan qui correspondait à nos aspirations pour nous y établir.

A force de voyager, les plus anciens expliquaient aux nouveaux où se situaient les Clans et ce qui les caractérisaient. Muni de ces informations, s'il le désirait, chacun en intégrait volontairement un qui répondait le plus à ses attentes.

Les Clans vivaient en quasi autarcie. Ils essayaient de survivre du mieux possible sans se préoccuper des autres. La seule entrave faite à cette règle, était pour échanger des informations afin de faire progresser. C'est ce que l'on désignait sous le qualificatif de « Sciences Planétaires ». Celles-ci avaient pour but le bien de la collectivité, et non plus de l'individu.

Les frontières et les nations n'existaient plus, ils acceptaient les nouveaux venus sans aucune réticence.

Aspects positifs de cette organisation collective, les jalousies, les désirs de conquêtes pour des possessions ainsi que les antagonismes, semblaient pour l'instant avoir disparus.

L'Ancien nous raconta qu'il avait eu la possibilité de côtoyer de nombreux Clans. Plus jeune, trop éprit de désir d'évasion, il avait choisi de passer la plupart de sa vie à voyager. Il n'avait que tardivement fini par se fixer chez nous, dans l'arrière pays du sud-est de l'ancienne France.

« Petite Rivière », c'était le nom que notre Clan avait choisi. Il le tirait de celle qui coulait en contrebas. Elle nous donnait toute l'énergie et les indispensables ressources nous permettant de vivre. Elle était encaissée entre deux montagnes dont les coteaux étaient cultivés pour nos besoins. Ils étaient couverts de vignes, d'oliviers ainsi que de toutes sortes d'arbres fruitiers. Les terres

regorgeaient de champs de légumes et de prés ou paissaient nos bêtes.

Notre village comptait un peu moins d'un millier d'habitants.. Il se situait un peu en hauteur, au milieu de deux petites montagnes. Tous travaillaient de près ou de loin pour son centre hospitalier.

Pour y parvenir, depuis la rivière qui parcourait la vallée, il fallait une bonne heure de marche par d'abrupts et étroits sentiers caillouteux. On pouvait aussi y arriver en charrette, par une ancienne route de terre dont le bitume avait depuis longtemps disparu. Une fois en haut, sur la gauche, au bout d'un haut muret en pierre, se dessinait une petite place, au centre de laquelle trônait une fontaine. La plupart du temps, nous nous y arrêtions pour reprendre notre souffle, discuter, nous y abreuver ainsi que nos bêtes.

Toutes les constructions en béton avaient succombées au temps. Les seules qui avaient résistées, étaient faites de bois ou avec la pierre grise de notre région. Il restait encore de nombreuses ruines alentours en quantité quasi illimitée. Elles servaient à réparer celles qui en avaient besoin. Elles avaient été érigées à partir de la place au milieu de laquelle trônait une fontaine.

Après avoir longé un haut et long mur, le premier édifice que l'on découvrait, en haut sur la gauche, était une très ancienne auberge. C'était aussi la seule habitation à avoir une immense pièce ouverte au rez-de-chaussée. Elle servait de lieu de rencontres et de détente et de repos aux habitants. Ce pouvait être tantôt un lieu pour parler, jouer, ou bien y manger à plusieurs. Trois majestueux platanes trônaient devant. Ils servaient à